

Le 25 septembre 1747 - Le gouverneur Caylus et l'intendant Ranché au ministre.

Arrivée de La Bourdonnais à la Martinique.

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/8a/57 f°248

La seule trace du passage de La Bourdonnais (et donc de Poivre) à la Martinique. L'épisode est connu puisque rapporté par la Bourdonnais lui-même dans ses mémoires. Récit reproduit en annexe.

=====

Iles du Vent N°115

A la Martinique le 25 septembre 1747

MM. de Caylus et Ranché

Monseigneur,

M. de La Bourdonnais est arrivé ici depuis quelques jours avec 4 vaisseaux de la Compagnie et un cinquième bâtiment qu'on lui avait expédié pour lui passer des vivres. Il nous a communiqué les ordres qu'il avait de se rendre à la Martinique et d'y attendre jusqu'à la fin d'octobre l'escorte des vaisseaux du Roi pour son retour en France. Ces mêmes ordres le chargent d'expédier un bateau dès son arrivée, et d'y faire embarquer un officier pour rendre compte à la Compagnie de son voyage. Mais sur ce qu'il nous a représenté qu'il serait plus avantageux pour l'intérêt de cette même Compagnie qu'il fût le porteur des avis qu'il avait à lui donner, et que d'ailleurs, rien ne pouvait souffrir de son absence par rapport aux vaisseaux qu'il a conduits dont il a remis le commandement au plus ancien capitaine, nous avons consenti son départ et lui avons procuré les moyens de se rendre en France par la voie de St Eustache où il doit s'embarquer dans un bâtiment hollandais.

Nous l'aurions même pressé à prendre ce parti sur les raisons qu'il nous a exposées s'il n'y avait pas été porté de lui-même, ne doutant pas que la Compagnie ne préfère à être instruite de sa part dans ce qu'il peut avoir rapport à ses intérêts desquels il nous a paru qu'il pourrait mieux que tout autre lui rendre un compte exact. Il a cru nécessaire aussi d'emmener avec lui l'écrivain principal chargé des dépenses de l'escadre pour pouvoir certifier celles qu'a occasionnées la prise de Madras, et nous avons également été de cet avis, un autre écrivain pouvant se charger de ses fonctions sans que le bien de la Compagnie en souffre.

Quant aux vaisseaux qu'il laisse au Fort Royal, ils ont besoin d'un remplacement de vivres, indépendamment de quelques autres réparations qui leur sont nécessaires. Nous pensons qu'il convient qu'ils y restent jusqu'à l'arrivée des vaisseaux du Roi avec lesquels ils pourront s'en retourner. Le Sr Antheaume qui fait pour la Compagnie aura soin en attendant de leur faire fournir les secours qu'ils demandent, et ce sera pour eux une sûreté de plus en partant avec la flotte qui de son côté se trouvera fortifiée par l'augmentation de ses bâtiments, surtout de *l'Achille*, vaisseau de 70 canons et de 400 hommes d'équipage.

Nous sommes avec un profond respect,

Monseigneur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs

Marquis de Caylus Ranché

*

Extrait

de : *Mémoires historiques de B.-F. Mahé de La Bourdonnais, gouverneur des îles de France et de Bourbon, recueillis et publiés par son petit-fils*. Paris : Pélicier et Chatet, 1827.

Page 216 :

Pour moi, après avoir quitté ma femme et mes enfants, tranquille et préparé à tous les événements, je fis voile pour la Martinique, où j'avais ordre de me rendre.

Dans la persuasion où j'étais que je rencontrerais des escadres fort supérieures en force, j'avais imaginé une manœuvre dont aucun marin n'a jamais fait usage, et que je ne tais ici que pour empêcher nos ennemis d'en profiter dans l'occasion. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans l'extrémité que je prévoyais, elle me procurait un moyen de sauver le meilleur de mes vaisseaux, et généralement tous les équipages. Mais comme je fus assez heureux pour éviter les Anglais dans ma route, je ne fus point dans le cas de donner l'exemple de cette manœuvre, en sorte que j'arrivai à la Martinique sans aucun accident.

Mes vaisseaux étant en sûreté dans le port de cette île, je consultai M. de Caylus, gouverneur, et M. de Ranché, intendant, sur le parti que j'avais à prendre pour assurer le retour de l'escadre en Europe. J'avais ordre d'attendre à la Martinique, jusqu'à la fin d'octobre 1747, l'escorte des vaisseaux du roi, et d'envoyer un officier instruit pour rendre compte à la cour et à la Compagnie de l'état des colonies de l'Inde. D'un autre côté, mon escadre ne pouvait reprendre la mer sans une augmentation de vivres et d'équipages, que la Martinique ne pouvait alors me fournir; enfin, j'avais conçu un projet qui pouvait dédommager la France de toutes ses pertes, et M. de Caylus, qui en regardait le succès comme assuré, s'était même associé, par un acte en bonne forme, avec moi, pour l'armement que je méditais. Il fallait donc instruire les ministres de ce projet, ce qu'un autre que moi ne pouvait faire. Ma présence, d'ailleurs, n'était pas nécessaire à mon escadre, dont le commandement devait passer à des officiers d'un grade supérieur au mien. Toutes ces considérations déterminèrent mon départ. De l'avis de M. de Caylus et de M. de Ranché, je laissai mes vaisseaux à la Martinique, et, muni de passe-ports et de lettres pour le gouverneur hollandais, j'allai chercher à l'île Saint-Eustache quelque navire sur lequel je pusse m'embarquer.

Pour passer de la Martinique à Saint-Eustache, je me mis, sous un nom déguisé, dans un petit bateau, avec M. Laurent, écrivain principal, et un seul domestique. Dans la traversée, ce petit bateau fut chassé par un vaisseau de guerre anglais, qui, heureusement, l'écarta de sa route. Sans cet événement, nous périssions indubitablement dans une tempête affreuse que j'essuyai en pleine mer, dans une méchante barque, sans flèche, sans compas, sans carte et sans pilote. C'est ici un des plus grands dangers que j'aie courus dans ma vie; mais si la poursuite des Anglais ne m'avait pas écarté de ma route, j'arrivais sur l'île Saint-Eustache au moment même de la tempête, et je ne pouvais manquer de me briser à la côte. L'ouragan fut si violent, que, de quarante vaisseaux qui étaient dans la rade de cette île, il ne s'en sauva pas un seul. Ce malheur m'obligea de rester quarante-cinq jours à Saint-Eustache, pour attendre qu'on eût remis un bâtiment en état de reprendre la mer. Je profitai de celui qui se trouva le plus tôt réparé : c'était un petit navire hollandais qui revenait à Flessingues.

En approchant d'Europe, nous trouvâmes un vaisseau anglais, qui nous assura que la guerre était déclarée entre la France et la Hollande. Cette nouvelle obligea le capitaine hollandais de passer dans un port d'Angleterre, pour chercher le convoi qui devait partir incessamment pour les *dunes*. Je me vis donc emmener en pays ennemi, et quoique j'eusse changé de nom, j'avais toujours lieu de craindre d'être reconnu. Mon appréhension était d'autant mieux fondée, que le long séjour que j'avais fait à l'île Saint-Eustache avait donné le temps aux nouvelles de la Martinique d'arriver en Angleterre. On y savait donc déjà que j'étais allé m'embarquer à *Saint - Eustache*, sur un navire hollandais. Ainsi, lorsque j'arrivai à *Falmouthy*, on fit une visite fort exacte sur mon vaisseau. Je fus reconnu, et conduit à Londres prisonnier de guerre. L'on me donna la ville pour prison, et, pendant mon séjour, j'y fus traité avec toutes sortes de distinctions.

[Fin de l'extrait]

* * *